

Zeitschrift: Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses

Herausgeber: Alliance nationale de sociétés féminines suisses

Band: 23 (1935)

Heft: 464

Artikel: De-ci, de-là

Autor: [s.n.]

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-262086>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 21.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Après les élections fédérales : derniers échos

Impressions d'une manifestante

Nous avons manifesté. Oh! bien gentiment, bien innocemment! Nous avons fait de la publicité pour nos idées. Six autos surmontées de l'affiche du Suffrage Féminin ont été promenées par les rues de Genève pendant une heure et demie. Les Genevois ont appris (car ils l'ignoraient) que les femmes suisses ne sont pas représentées au Conseil National, et que les suffragistes protestent contre cette injustice, contre cette sottise, contre cet illogisme.

La réaction du public fut surtout un étonnement amusé. Combien en avons-nous vu de ces bouches ouvertes sous des yeux qui riaient! Les gosses s'arrêtaient pour épeler les mots qui revenaient toujours: nous protestons. Leurs mamans ont pu leur expliquer: «Vois-tu, dans le grand ménage du pays, les femmes n'ont rien à dire; c'est un ménage de vieux garçon, c'est pourquoi il est si mal tenu. Les hommes, quand ils aiment l'ordre et la propreté, simplifient à outrance, ils suppriment les meubles, les tapis, les fleurs, sans s'inquiéter du confort, de l'agrément! et les autres, ceux qui ne craignent pas le désordre, ni la saleté, gardent toutes les vieilleries, les bibelots inutiles. Ainsi, tant que les femmes ne s'en mêleront pas, le ménage de l'Etat sera mal dirigé.»

Voilà ce qu'ont pensé certaines femmes en lisant nos affiches, et plusieurs nous ont crié: Bravo!, nous ont fait des signes amicaux. L'une d'elles nous a suivies en auto, dans l'intention évidente de protester avec nous. Quant aux hommes, ils ne nous ont pas déçues: planteries, injures, applaudissements, rien de ce que nous espérions ne nous a manqué. Admireurs de nos talents de ménagères, quelques citoyens nous renvoyèrent à la cuisine. «Allez faire la soupe!» — Faites la vaisselle!», criaient-ils. — «Viens nous aider», répondit l'une d'entre nous, adepte de la collaboration des sexes dans tous les domaines! — «Et les chaussettes?» nous rappela avec beaucoup d'à-propos un piéton en sandales. Un motocycliste irrité, mais qui a des lettres, obligé de nous

laisser passer, nous trailla de «vaches», et nous lança le mot de Cambonne du haut de son side-car. Il essaya même de cracher dans une de nos voitures. Hélas! Puissante était sa rage, mais faibles ses moyens! Nous avons voulu voir dans cet incident pittoresque un symbole...

Continuant notre promenade triomphale, nous reçûmes avec reconnaissance les applaudissements enthousiastes d'un monsieur distingué. Quel succès, quel encouragement pour nous! Cet électeur venait de lire les affiches des partis politiques, affiches où les hommes manifestent la prétention de vaincre tous les obstacles et de rendre la prospérité au pays sans l'aide des femmes. Et des femmes passaient en disant: Nous protestons! — Bravo, Mesdames! — Mais notre plus grande joie, ce fut d'entendre un jeune ouvrier en salopette dire à son camarade, avec un bon accent genevois: «Moi, j'te dis qu'elles ont raison de rouspéter.»

LYDIE MOREL.

Une bonne nouvelle

— J'ai une bonne nouvelle pour le Mouvement.

— Une bonne nouvelle! Dites vite, notre pétition sortirait-elle des cartons fédéraux?

— Que nenni. Il ne s'agit pas de la pétition fédérale. Restons dans le canton de Vaud.

— Comment! votre grand canton agricole deviendrait-il féministe! Auriez-vous eu connaissance d'une motion suffragiste?

— Froid, froid, froid.

— Serait-ce qu'un magistrat se serait prononcé en faveur de nos revendications?

— Froidissime.

— Alors c'est un député qui a rompu une lance en notre faveur?

— Encore moins.

— Votre Grand Conseil a-t-il peut-être pris la décision de principe de repousser toute attitude contre le travail des femmes?

— Ouais!

— Alors, on a ouvert à une femme une carrière officielle bien rétribuée?

— Pas du tout.

— Alors, on a désigné une femme pour s'occuper de l'enfance délinquante, ou bien on a chargé une femme d'une expertise offi-

cielle, ou de rédiger un rapport au Conseil d'Etat; ou on s'est aperçu que les femmes, qui ont créé l'orientation professionnelle, pourraient rendre des services dans les bureaux officiels, lorsqu'il s'agit des jeunes filles ou même des garçons...

— Nous n'en sommes pas encore là.

— Peut-être que l'idée a été lancée d'exempter les femmes du paiement des impôts tant qu'elles seront privées du droit de vote?

— Voyons, voyons, soyez sérieux.

— Je sais: on a adressé aux femmes des formulaires de chèques postaux en les priant de contribuer aux frais de la campagne pour les élections fédérales.

— Ça brûle.

— Je donne ma langue au chat.

— Eh bien voilà: Le parti libéral-démocratique a orné son affiche illustrée pour la campagne fédérale d'une superbe Vaudoise se détachant sur un paysage lémanique, avec ce mot: «Citoyen, protège ton pays». Le parti libéral s'est aperçu que la femme vaudoise existait; il en a fait, en cette occasion, l'emblème de la Patrie. C'est beau, c'est grand et nous sommes inondées de reconnaissance.

— Ah parfait. Toutes mes félicitations aux Vaudoises!

— J'ajouterais, cher Mouvement Féministe, que quelques Vaudoises de bonne race, aussi bonnes patriotes que les meilleurs citoyens, n'ont pu retenir un sourire d'ironie devant cette affiche d'Elzingre. Elles sont flattées, certes, d'incarner ainsi leur patrie, mais seraient encore plus flattées d'être considérées comme citoyennes autrement que lorsqu'il s'agit de payer les impôts et les gaffes colossales qui s'annoncent aux Chambres fédérales. Ce citoyen qui protège le pays, et elles-mêmes par conséquent, ne leur dit pas grand chose. Elles ont éprouvé, au cours de ces dernières années, ce que vaut la protection masculine et la façon dont nos parlements, grands et petits, aident celles qui, honnêtement, cherchent à gagner leur vie sans demander rien à personne. Cette protection par personne interposée ne nous sourit guère. On n'est jamais mieux servi que par soi-même.

S. BONARD.

garet Bondfield, ancien ministre du Travail, de Miss Susan Lawrence, ex-sous-secrétaire d'Etat pour l'hygiène publique, de Lady Noel Buxter, de Miss Whateley, de Miss Ellen Wilkinson, toutes trois si appréciées dans les milieux travaillistes; et enfin, *last but not least*, de notre Présidente Internationale, Mrs. Corbett Ashby, qui, avec un beau courage et en dépit de ses nombreuses autres tâches et responsabilités tant internationales que nationales, a mené pour le parti libéral une vaillante campagne dans une petite circonscription aux environs de Londres.

Tant d'entrain et de «cran», tant de conférences et de meetings, tant de travail épuisant et de dévouement à des idées politiques et féministes, n'ont malheureusement pas donné pour notre cause des résultats bien satisfaisants. Non seulement Mrs. Ashby a échoué dans la lutte à peu près désespérée qu'elle a menée contre un député conservateur, subis-

sant ainsi le contre-coup de cet écrasement du parti libéral, qui est une des caractéristiques essentielles de ces élections; mais, au lieu de 15 femmes élues dans le précédent Parlement (l'une d'elles était morte en cours de législature, ce qui avait réduit ce total à 14), 9 seulement ont pu cette fois-ci (et pour autant que notre correspondante de Londres a réussi à établir cette liste dans le fouillis des résultats acquis), 9 seulement donc ont pu cette fois-ci se faire ouvrir les portes de Westminster. Ce sont:

Pour le parti conservateur: Lady Astor, la duchesse d'Arthol, Miss Cazalet, Miss Horsbrugh, Mrs. Tate, et Miss Irene Ward (cette dernière l'ayant emporté sur Miss Margaret Bondfield, travailliste).

Pour le parti libéral indépendant: Miss Megan Lloyd George.

Pour le parti travailliste: Miss Ellen Wilkinson.

gramme de ce cours est exactement le même que celui qui est donné aux agents de la police masculine, mais complété par un enseignement ayant plus spécialement trait à la lutte contre la traite des femmes, puis par un stage pratique dans les cadres de la police féminine de Varsovie.

Tous ces détails, et d'autres encore, que la place ne me permet malheureusement pas de mentionner ici, M^{lle} Paléologue me les donne — ou plutôt je les obtiens, forçant sa modestie, et grâce à notre précieuse intermédiaire, son amie et admiratrice, M^{me} Halinka Simienka — dans son bureau officiel, sobre et sévère, au Ministère de la Justice. Mais elle me presse, car une auto nous attend, qui, sous la pluie et à travers la boue et les pavés cahotants des quartiers excentriques de Varsovie, nous amène vers le Commissariat de police où a été installée cette «chambre d'arrestation préventive», créée sur son initiative, et dont les frais sont supportés par la Direction de la police et la Société des familles des agents de police.

Une des tâches essentielles de la police féminine en Pologne est, en effet, la protection de l'enfance, la prévention autant que le relèvement et la rééducation des enfants mineurs. C'est pourquoi les agents s'en vont fréquemment deux par deux faire des tournées et des patrouilles dans les jardins publics, — j'en ai justement vu la veille, fringantes dans le nouvel uniforme qui vient de leur être reconnu, descendre d'un pas souple et balancé l'avenue principale, dorée de feuillages d'automne, du parc de Lazienki, — dans les gares où aboutissent les lignes de province, aussi bien que dans les rues populaires. Les petits vagabonds, les «chipeurs de pommes»

aux étalages, les abandonnés qui errent à la recherche d'un refuge, bref tous ceux dont la situation morale n'est guère claire, sitôt cueillis ou recueillis par la police, sont amenés à cette «chambre d'arrestation préventive» où ils passent les 48 heures au delà desquelles la loi exige que le cas de tout individu en état d'arrestation soit examiné. C'est un commissariat de police, évidemment, les agents en faction devant la porte qui saluent comme faire se doit leur supérieure, M^{lle} Paléologue, en sont la preuve; mais quelle différence avec le classique «violon» des postes ordinaires!

Derrière cette porte-ci, en effet, c'est une femme, une toute jeune agente, qui est en faction, elle aussi, gentille à croquer sous la visière de sa casquette d'uniforme. Dans le petit bureau, la commissaire et son adjointe, se lèvent, saluent leur chef, claquent des talons, font leur rapport; mais immédiatement après, et comme pour corriger ce que cette égalité de forme de service avec leurs collègues des divisions masculines peut imprimer de trop viril à cette division féminine, des poignées de mains s'échangent cordialement; et les sièges manquant, M^{lle} Paléologue s'assied familièrement sur un coin de table, tandis que la commissaire répond par l'intermédiaire de M^{me} Simienka à mes questions. Derrière nous, une femme toute simple, la tête enveloppée d'un châle, est entrée, et gentiment, patiemment, la jeune commissaire adjointe écoute l'histoire compliquée d'une adoption d'enfants qu'elle lui raconte, et lui donne conseils et renseignements. La devise inscrite sur les murs de ce commissariat: La police est une amie pour toi, n'est donc que l'expression de la stricte vérité.



Cliché Mouvement Féministe

Miss Florence HORSBRUGH

qui vient d'être élue députée à la Chambre des Communes (parti conservateur)

P. S. — Pouvons-nous recommander la méditation de ces résultats à nos politiciens conservateurs helvétiques, qui prétendent toujours que le premier effet du suffrage féminin sera le triomphe du bolchévisme? ...

M^{me} Geneviève Tabouis, envoyée spéciale de l'Œuvre, faisait, le 14 novembre, cette description pittoresque des élections britanniques, de laquelle nous détachons ces brefs fragments:

Peu de monde dans les bureaux de vote de White Chapel ce matin, car cette journée d'élections est un jour de travail comme tous les autres dans toute l'Angleterre. La misère de ce quartier est toujours vraiment saisissante. Dans les bureaux de vote, par exemple, les électeurs qui entrent, en se traînant lamentablement, sont inoubliables de pauvreté sordide.

Leurs loques sans couleurs ne les recouvrent qu'imparfaitement. Les femmes sont coiffées de vieilles casquettes et sont roulées dans des tapis de table ou de vieux rideaux à pompons, en guise de manteaux, les pieds chaussés, en général, de bottines différentes.

L'une des électrices de Jimmy Hall a le pied droit chaussé d'une bottine jaune à lacets, et le pied gauche, d'une bottine noire éculée aux boutons absents. C'est à la fois grotesque et tragique.

Beaucoup ont des enfants roulés dans des hardes incolores et qu'elles ont fixés autour de leur taille...

Une visite encore aux bureaux de vote du grand chef labouriste de demain, Herbert Morrison, auquel nous serons la main, ainsi qu'à son adversaire, une ravissante femme du parti libéral, Mrs. Graves, laquelle est ce matin entourée de pauvres femmes et de pauvres enfants, auxquels elle distribue des tracts politiques.

... Il est midi lorsque nous nous rendons dans les quartiers chics de Mayfair, de West End et de Westminster. Là, les bureaux de vote sont de respectables lieux publics: belles bibliothèques ou salles de cercles. Les belles dames, en manteaux de fourrure opulents, descendant d'élégantes automobiles, et laissent à la porte leur toutou. Certaines d'entre elles sont encore en culotte de cheval. Tout cela s'effectue dans le plus grand calme...



DE-CI, DE-LÀ

Les timbres et les cartes de Pro Juventute...

...sont déjà sortis de presse, et seront mis en vente peu après le jour où paraîtront ces lignes. Nous leur souhaitons tout leur succès attendu, d'abord pour le but excellent qu'ils visent: recueillir de l'argent pour les œuvres de l'enfance en âge scolaire (séjours et colonies de vacances, vestiaires scolaires, soupes et goûters scolaires, services médicaux et dentaires scolaires).

Certes, il y a de la misère, des privations, une hérédité lourde, des germes de vice, dans l'histoire de cette troupe de mioches, si gentils et attachants dans leur flanelle bleue: mais qui s'en soucierait à les voir ainsi, gais et confiants, autour de leur surveillante?... Et surtout, qui donc, en songeant aux promiscuités déplorables des commissariats de police ordinaires, à la prison préventive, qui, dans certains pays, réunit délinquants mineurs et adultes, en réalisant l'influence de bonté ferme et compréhensive qui s'exerce dans ce milieu, ne sera pas frappé de constater ce que peuvent créer des femmes de cœur et d'infériorité, quand, au lieu d'entraver sous prétexte d'infériorité de sexe leurs initiatives, on leur donne les moyens de les réaliser librement et hardiment comme elles l'entendent?

E. GR.

Les femmes pour la paix

A la mémoire de M. Arthur Henderson

Les groupements féminins et pacifistes internationaux ont été vivement frappés par le décès du vaillant et persévérant président de la Conférence du Désarmement. Les relations, en effet, ont été fréquentes autant que cordiales entre lui et nos organisations féminines, dont il savait apprécier l'effort, et qui ont toujours trouvé auprès de lui des encouragements à poursuivre leur tâche. Il n'y a pas bien longtemps encore que, recevant une délégation à Genève, il lui adressait les paroles suivantes, qui pourraient servir de devise et d'encouragement aux travailleuses pour la paix :

A vous, qui représentez l'opinion publique, j'aimerais dire: Fixez votre étendard au mat de la S.d.N. Faites que le désir de paix soit plus fort et plus solide que le désir de guerre. Tout succès dans la tâche de l'organisation de la paix doit servir d'aiguillon à de nouveaux efforts; tout retard ou toute défaite doit faire jaillir de nouvelles réserves d'énergie obstinée et invincible.

Aussi les organisations féminines représentées à Genève ont-elles participé à la cérémonie commémorative organisée le 5 novembre dernier, sous la présidence de notre ami, M. Ernest Bovet, par une dizaine d'Associations nationales

et internationales à tendances pacifistes. Mrs. L. Puffer Morgan, l'un des membres les plus actifs du Comité International féminin pour la paix et le désarmement, y prit notamment la parole pour faire ressortir tout ce que fut Arthur Henderson pour la cause de la paix.

Mais nous suffragistes, ce n'est pas seulement la mémoire d'un pacifiste. convaincu que nous saluons ici, mais bien aussi celle d'un féministe. Comme tous les membres de l'ancien Labour Party, l'oncle Arthur était partisan du vote des femmes, et cela dès les temps épiques des luttes des suffragettes. Il nous souvient personnellement de lui avoir été présentée à Londres, au printemps 1914, lors d'un thé offert aux suffragistes étrangères sur la fameuse terrasse de la Chambre des Communes, réception au cours de laquelle il avait exprimé sa vivante conviction dans la justice de notre cause. Nous nous en voudrions de ne pas avoir rappelé ici ce souvenir.

La Semaine de la Paix

Comme les années précédentes, les Sociétés féminines genevoises ont manifesté, lors de la « Semaine de la Paix » qui précède le 11 novembre, en organisant une conférence *La Paix par les femmes*, que voulut bien faire M. Ruyssen, secrétaire général de l'Association pour la S.d.N., remplaçant un conférencier parisien empêché au dernier moment. Et l'on vendit aussi dans les

magasins, et au cours de conférences et manifestations diverses, le petit ruban bleu de la paix.

La remarque, cependant, a été faite de divers côtés, que cette forme, toujours la même, de commémoration de l'armistice (conférences, rubans...) commençait à être un peu usée, et qu'il serait nécessaire de trouver un mode de manifestation plus neuf et plus frappant. Ne pourrait-on pas, notamment, obtenir que la minute de silence soit plus religieusement observée lorsque sonnent les cloches, ainsi que c'était le cas il y a quelques années? Car les taxis ont roulé, et les trams ont grincé, et les besognes habituelles ont continué, alors qu'en cette atmosphère grise de pluie, nous songions, nous, avec d'autant plus d'intensité, que nous venions de pays qui savaient directement, eux, ce qu'a été l'horreur de la guerre, à la signification de ce mot: *Paix...*

En réponse à l'Impératrice d'Abyssinie

L'on n'a pas oublié l'appel lancé par l'Impératrice d'Abyssinie aux femmes du monde entier à se réunir en prières pour la paix. En réponse, un Comité de femmes hollandaises demanda « aux femmes, épouses et mères de leur pays et du monde entier de se réunir le 20 octobre, toutes à la même heure, pour prier, se concentrer, ou se recueillir pour la paix ».

suisse. Toujours elle savait susciter des vocations; d'un air détaché, elle vous posait cette question: « Ne vous chargeriez-vous pas de ce travail? »... Grâce peut-être à l'absence d'agressivité de sa part, et sans doute parce qu'elle prenait la chose comme une possibilité des plus normales, on s'engageait, entraîné par le courant d'esprit civique. Elle était, cela va sans dire, membre du Groupe suffragiste veveysan, qu'elle avait aidé à fonder.

L'entraide par les femmes lui fit prendre une part active à la *Saffa*, qu'elle défendit vaillamment contre une accusation de la *Gazette de Lausanne* qui voulait voir dans cette manifestation une manifestation marxiste. Elle-même avait organisé, deux ans auparavant, avec l'Union des Femmes de Vevey, une exposition du travail féminin. Nous devrions parler encore de ce qu'elle fut pour la lutte contre la tuberculose, pour les œuvres de guerre, l'aide aux prisonniers, aux réfugiés, de ses entreprises d'évangélisation sous la tente à Morges... cela nous entraînerait trop loin. Mais le *Mouvement* doit à ses lectrices de

leur dire ce que le nom de Mme de Couvreur signifie pour les femmes romandes.

Or, c'est dans la Fédération des Unions de femmes qu'elle a été un vrai chef. Elle avait beaucoup observé, elle s'intéressait passionnément à tout ce qui est humain. Cela lui a permis d'orienter les Unions, chacune selon ses possibilités. Elle savait qu'on ne peut briser les étapes; elle était d'un tact parfait, et quoique très entière dans ses propres convictions, elle ne cherchait pas à les imposer aux autres, mais savait s'atteler au même travail avec des femmes de convictions différentes. Créer une union sacrée par la réunion de toutes les bonnes volontés, voilà à quoi elle tendait, et pourquoi elle fonda les « Journées des femmes vaudoises », auxquelles elle tenait énormément. Elle, la Genevoise d'origine, avait l'intuition du bien qui pourrait naître pour le canton de Vaud d'une rencontre annuelle entre femmes de la ville et de la campagne. Elle accomplissait tout cela sans faire de théorie, — mais nous ne doutons pas de la vision qui la faisait agir.

Parmi nos souvenirs personnels, nous aimons à rappeler plusieurs points importants: ainsi, lorsqu'une pétition à une autorité veveysanne ou cantonale s'imposait, Mme Couvreur y allait sans hésitation et très simplement: la chose était nécessaire, elle la faisait, sans illusion sur le résultat! Les fins de non recevoir lui faisaient seulement hausser les épaules. Nous l'avons entendue défendre la cause des institutrices mariées auprès de la Commission du Grand Conseil vaudois. Elle parlait au nom de la moralité publique — on m'a dit que ses arguments avaient remporté le succès; elle les énonçait avec une calme autorité, sans montrer de passion personnelle.

Mme Couvreur avait l'habitude de faire part à l'Union de Vevey de ses découvertes littéraires. C'est là que peut-être elle dévoilait le plus clairement ses goûts. Si, dans la dernière séance où elle prit une part active, et où l'on sentait douloureusement le déclin de ses forces physiques, elle nous a fait un compte-rendu de l'étrange biographie d'une femme de pasteur en Laponie, Sara Allelia, un livre mal équilibré, mais qui frappe par sa grande vision de l'existence humaine, faite de bien et de mal, de peu de réussites et de beaucoup d'échecs, dont le pourquoi ne peut être envisagé qu'à travers les générations, un livre dont l'héroïne est une simple femme, mais qui accepte courageusement la vie, avec ce que cela comporte de lutttes, de courage, d'amour et de don de soi... ce n'est pas un pur hasard. Mme Couvreur adhérait à ce moment-là; la maladie allait la

¹ Une étude sur ce livre a paru dans le *Mouvement* No 449. (Réd.)

res, bibliothécaires scolaires, prévention antituberculeuse, etc. (etc.). Et ensuite pour eux-mêmes, car les paysages de montagnes des cartes postales sont évocateurs de beautés que tous nous aimons, et les timbres continuent la série artistique des costumes féminins suisses, dessinés avec tant de bonheur par le peintre Courvoisier (l'autre aussi, rappelés-le, de nos timbres suffragistes turcs). Cette année-ci, c'est la Bâloise, la Lucernoise et la Genevoise que l'on nous présente, la dernière surtout spécialement réussie.

Une remarque toutefois: quand donc se décidera *Pro Juventute*, à qui nous, les femmes, ne mesurons certes pas notre collaboration, à consacrer son quatrième timbre (celui de 30 centimes) à une figure féminine?... Nous ne manquons pourtant pas de femmes dont le nom est plus connu et dont l'action en faveur de l'enfance et des désertés a été autrement étendue que celle du statisticien et homme d'Etat tessinois que l'on nous offre cette année! et dont nous aimerions voir ainsi évoquer la mémoire. Les timbres du Congrès d'Istanbul ont largement prouvé quelle faveur ces effigies féminines rencontrent dans le public. Ne veut-on pas en prendre note pour l'an prochain dans les conseils supérieurs de la Fondation *Pro Juventute*?

IN MEMORIAM

Mme Couvreur-de-Budé

(1866-1935)

C'est avec un vif regret que, rentrant d'un long voyage féministe à l'étranger, nous avons appris le décès, survenu en notre absence, de Mme Couvreur de Budé. Notre journal doit beaucoup à sa mémoire, car, dès sa fondation, Mme Couvreur s'était directement et activement intéressée à lui, avait contribué à le répandre, avait encouragé sa rédaction, et loin de craindre, comme d'autres, qu'il ne constituât une concurrence pour le *Bulletin des Unions de Femmes du canton de Vaud*, avait compris, avec cette vision large qui lui était propre, la tâche qui incombait en notre Suisse romande à un journal de portée spécialement féministe et suffragiste. C'est donc avec une reconnaissance émue que nous nous inclinons devant cette tombe, regrettant que la nouvelle du décès de Mme Couvreur soit parvenue trop tard à notre Rédaction pour qu'il ait été possible d'exprimer cette reconnaissance dans notre précédent numéro.

LE MOUVEMENT FÉMINISTE.

Le 1^{er} novembre, à Vevey, est décédée Mme Henri Couvreur, l'une des femmes les plus marquantes du féminisme romand. Ses obsèques réunirent des représentants de toutes les couches sociales, de tous les âges, et si l'on y comptait beaucoup de femmes, nombreux étaient les hommes, spécialement les jeunes gens. En observant cette foule visiblement émue, nous avons cherché la raison de son attachement à la défunte, en jetant un regard sur la vie qui venait de s'éteindre.

Mme Priscille Couvreur, née de Budé, avait passé son enfance à Genève. Eprise de lectures, elle ne paraissait pas s'orienter vers le travail social. A 24 ans, elle épousa le pasteur Henri Couvreur, suffragant de l'Eglise libre de Pau, qui, un an plus tard, fut transféré à Saint-Etienne où il avait été nommé sous-directeur de la Mission populaire. L'année suivante nous trouvons le jeune couple à Marseille, appelé à l'œuvre de la Mission popu-

laire de cette ville, et où M. Couvreur devint pasteur de l'Eglise libre. Ce premier contact avec la vie populaire avait laissé chez Mme Couvreur des traces profondes; c'est ainsi qu'elle devint abstinente militante, et, comme telle, elle se rattacha à la Croix-Bleue, convaincue que l'alcoolisme ne peut se libérer de son esclavage par ses propres forces.

En 1895, M. et Mme Couvreur revinrent au pays, dans une cure du Jura, à Balmes-Valleyres, puis à Valleyres sous Rance, et, en 1900, ils s'installèrent dans une maison familiale à Vevey, avec l'intention de se mettre au service de leurs concitoyens par l'évangélisation et le travail dans la Croix-Bleue.

Immédiatement Mme Couvreur prit sa place dans l'« Espoir », qu'elle dirigea pendant 33 ans, et dans les réunions populaires fondées par son mari, où elle le secondait régulièrement. Si, par sa position de femme de pasteur, elle était orientée vers le travail fait dans et par l'Eglise, elle trouvait dans la famille Couvreur des traditions civiques qui tout naturellement l'entraînaient à rendre service à la chose publique. Elle ne s'arrêta donc pas aux portes du temporel, mais employa ses riches moyens dans les domaines les plus divers.

Douée d'une grande capacité de travail, d'un esprit très rapide, elle savait mener de front une foule d'activités, sans pour cela montrer le moindre signe d'agitation et sans jamais embrouiller les choses. Elle pouvait paraître distante, presque distraite, et cependant elle gardait la vision très précise de ce qui se passait, et, sans doute, au moment même où son interlocuteur la croyait absente, elle était en train de chercher une solution à un problème, ou bien une nouvelle idée germait en elle.

Un autre trait de sa nature, c'était la fidélité à un travail entrepris; elle était d'une régularité exemplaire, ne manquait aucune séance d'une société dont elle était membre, et, lorsqu'une coïncidence s'obligeait à s'absenter, elle s'excusait auprès de celle qu'elle devait négliger. Elle était matériellement indépendante et n'avait pas d'enfants, mais nous n'avons pas connu de femme ayant comme elle autant d'obligations régulières, péremptoires, et qui fût plus fidèle à ses engagements.

En hiver, elle servait les soupes scolaires; en été, elle allait régulièrement à la cure d'air des enfants délicats. Le « Refuge », c'est-à-dire un foyer pour enfants dont les mères sont malades, ou qu'il faut pour toutes autres raisons sortir de leurs familles, était sa « nursery ». Elle vivait porte à porte avec ces enfants, et s'imaginait qu'elle leur a donné le meilleur de son cœur. L'« Espoir » la réclamait un jour par semaine. La voilà donc entourée de petits, plus que beaucoup de mères. Fallait-il rappeler combien de misères, de pauvres, d'échoués ont sonné à sa porte? Nous n'en avons guère rencontrés qui ne nous eussent cité un mot, un conseil, une aide de Mme Couvreur.

Mais, ce qui lui importait, c'était de construire, d'unir les forces pour le bien. C'est ainsi qu'elle devint l'âme de l'Union des Femmes, et de la Société des Femmes abstinences de Vevey, qu'elle devint aussi une des promotrices de la Fédération des Unions de Femmes du canton de Vaud, dont elle fut la présidente pendant bien des années. Sous sa direction, l'Union des Femmes de Vevey devint un noyau de vie, d'où partaient des initiatives nombreuses et heureuses. Mme Couvreur favorisait sa affiliation à l'Alliance, et quoiqu'elle ne comprît pas toujours les tendances des Confédérées suisses-allemandes, elle s'associa aux activités de l'Alliance, telles que l'assurance-maladie, l'éducation nationale, la collaboration à la *Semaine*

VARIÉTÉ

Ce que m'a dit la chanson française

Yvette Guilbert a été parmi nous et j'avais mis sous mon bonnet d'interviewer la « Dame aux Chansons ». Elle avait bien reçu, l'autre année, un confrère, qui lui avait demandé « Comment elle aimait Genève? » Elle me dirait bien à moi « Ce qu'est la chanson »!

Or, à l'autre bout du fil, la voix riche, la voix chaude, et sonore, et haut placée, qui est celle de la Chanson française elle-même, m'a répondu: « Je veux bien, mais je pars dans un instant et ne reviens que... Oh! dites-moi, vous qui êtes une femme! ne soyez pas comme vos confrères les hommes! Comprenez-moi! Je chante tous ces jours, et, entre temps, j'ai besoin de silence... » Et, naturellement, je n'ai pas été comme mes confrères les hommes, j'ai compris. Et la Chanson française m'a dit: « Oh! merci mille fois, merci mille fois! »

Et puis, la Chanson française, grande dame très bonne, m'a cependant répondu: « Je suis une forme de l'art, la plus directe, la plus simple, la plus proche de l'homme. Je suis drame, comédie, roman, une transposition de la vie, concentrée et puissante. Pour me comprendre, il faut un cœur sensible et un esprit averti, qui sachent, sous le mot, le geste ou l'inflexion, pénétrer ma fugace mais profonde réalité humaine. L'art populaire, il n'y a que les ignares et les non intelligents qui n'y comprennent rien! Il faut être intelligent et cultivé pour retrouver tout ce qui se cache d'humanité sous un mot. »

Pour m'animer, il ne faut ni chanter, ni déclamer, il faut vivre, vivre, l'une après l'autre, les vies multiples et diverses, que j'incarne tour à tour. Et il ne faut pas vivre à demi. Il faut être chair et esprit le guerrier agonisant, la veuve déchirée qui meurt dans une extase, l'abandonnée qui pleure, le prêtre égoïste, confit de fausse sainteté, le page bouleversé de son funeste message, la ménagère agrie, la vieille dame indignée regrettant sa jeunesse, la pauvre fille tragique qui aime être battue, le quadragénaire muflé qui renie ses amours, le peintre attendri qui s'en souvient, l'imbécille satisfait qui se pavane..., il faut être toute la grandeur, la lâcheté, la souffrance, la drôlerie humaine. Le comique et le tragique se mêlent tellement dans la vie. Peut-être est-ce nous seuls qui trouvons tragique, et ne sommes-nous

que de drôles petits pantins dont on dire, d'ailleurs, les ficelles... »

Ainsi, sous mon masque tragi-comique, je suis la sœur anonyme et éternelle de Shakespeare, de Molière, de Balzac, de tous ceux qui se penchent sur l'Incessante comédie humaine. C'est bien comme eux que je travaille. Mes personnages, je les observe, je les médite, je les habille de chair, je leur donne un visage, une voix, une situation sociale. De celui-ci, je fais un notaire, il est rusé et il connaît le code; celui-là, c'est un peintre, voyez-le peindre à petits coups, et un peintre attendri, seulement il cache sa sensibilité sous une blague, d'autant plus énorme qu'il est plus ému; ça, c'est ce bourgeois que vous connaissez bien, celui à qui il faut tout expliquer longuement pour qu'il comprenne, et encore, il ne comprend jamais; celle-ci, c'est cette femme (il y a toujours des ces femmes-là), à qui rien ne réussit, qui ne sont jamais heureuses... Ainsi, je les regarde vivre, longuement; et puis je prends leur place pour un instant, et, dans cet instant, je fais tenir toute leur vie, toute leur personnalité, toute leur signification humaine. Après, quand cet instant est passé, je ne suis plus. — Je ne suis plus qu'une femme fatiguée, qui a bien le droit de se reposer et de se taire, depuis si longtemps qu'elle chante!...

Mais, combien doucement et gentiment, cependant, cette femme m'accueille, le concert terminé! Sous l'admirable coiffure, dont le modèle évoque, à lui seul, le style épique de la chanson populaire, la sueur perle sur le visage épuisé. Mme Guilbert, un instant, cesse de le tamponner à petits coups de tampons d'ouate, me tend la main, me sourit de son sensible sourire, et s'excuse: « Vous comprenez, n'est-ce pas, que je n'ai pas pu vous recevoir? j'étais trop fatiguée! Mais vous saurez bien dire quand même, n'est-ce pas... avec... », et sa main indique comme sitôt, vivant, au-dessus d'elle, tout ce qu'elle vient de nous donner. C'est encore la Chanson française qui me répond, avec un geste, avec un mot, et qui me dit: « Ce que j'ai à dire aux jeunes, qui voudraient aborder ce genre de la chanson? Ah! qu'ils travaillent! qu'ils se documentent! et puis il faut qu'ils soient intelligents. Quand on n'est pas intelligent, il ne faut pas s'en mêler! », et preste la main s'échappe en trois petits mouvements désinvoltes, s'envole, comme s'envolait la chanson devant qui ne saurait la comprendre et l'aimer...

SIMONE PIERRE.